

Un amoureux du Valois "Gérard de NERVAL"

Ginette SAGNIEZ

Gérard LABRUNIE - il adoptera le nom de NERVAL en souvenir d'un terrain "le clos Nerval" très proche de Mortefontaine et possédé depuis longtemps par sa famille - est né à Paris en 1808.

A l'âge de 2 ans et demi, il perd sa mère et est confié à son grand-oncle maternel dont la famille habitait depuis longtemps à Montagny. En 1814, il retourne à Paris chez son père mais revient très souvent à Mortefontaine jusqu'à la mort de son oncle en 1820.

Son père qui était chirurgien des armées de Napoléon aurait aimé qu'il fasse médecine mais cela ne le tentait guère. Il préférait déjà la littérature, fréquentait les milieux littéraires et commençait à publier ses poèmes. Pourtant de 1832 à 1834, il suit les cours de l'Ecole et la Clinique de l'Hôtel Dieu. Mais, décidément, cela ne l'intéresse pas et il abandonne. Il revient à la littérature.

Très vite, on devine sa personnalité sensible, fragile et complexe, mais aussi ses déchirements et ses hantises.

En 1836, il s'éprend d'une chanteuse et comédienne, Jenny COLON. Cette passion malheureuse est à la source du rêve mystique qui hantera ses œuvres de maturité.

Atteint de troubles mentaux, il est soigné en 1841 dans une maison de santé. Rétabli, il voyage en Europe et en Orient. C'est à la suite de ce séjour qu'il écrira son admirable "Voyage en Orient".

En 1851, une nouvelle crise le frappe. Pendant les courts répités que lui laissera sa maladie, il composera ses œuvres maîtresses (Sylvie, Chimères, Aurélia). Son œuvre comprend des essais romanesques, des pièces de théâtre, des traductions (dont Faust), des poèmes et des récits de prose poétique.

Il mourra le 30 janvier 1855.

Sources :

- " **Ballade en Oise**"
sur les pas des écrivains"
Geneviève KIAZEL
- " **Poésies et souvenirs**"
- édition établie par Jean RICHER.

Extraits de "SYLVIE" - Souvenirs du Valois -

... Puis je retournai à MONTAGNY. Je ne tardai pas à m'engager dans une sente profonde qui longe la forêt d'Ermenonville ; je m'attendais ensuite à rencontrer les murs d'un couvent qu'il fallait suivre pendant un quart de lieue. La lune se cachait de temps à autre sous les nuages, éclairant à peine les roches de grès sombre et les bruyères qui se multipliaient sous mes pas. A droite et à gauche, des lisières de forêts sans routes tracées, et toujours, devant moi, ces roches druidiques de la contrée qui gardent le souvenir des fils d'Armen exterminés par les Romains ! Du haut de ces entassements sublimes, je voyais les étangs lointains se découper comme des miroirs sur la plaine brumeuse.

L'air était tiède et embaumé ; je résolus de ne pas aller plus loin et d'attendre le matin, en me couchant sur des touffes de bruyères. En me réveillant, je reconnus peu à peu les points voisins du lieu où je m'étais égaré dans la nuit. A ma gauche, je vis se dessiner la longue ligne des murs du couvent, puis, de l'autre côté de la vallée, la butte aux Gens-d'Armes, avec les ruines ébréchées de l'antique résidence carlovingienne. Près de là, au-dessus des touffes de bois, les hautes masures de l'abbaye de Thiers découpaient sur l'horizon leurs pans de muraille percés de trifles et d'ogives. Au-delà, le manoir gothique de Pontarmé, entouré d'eau comme autrefois, refléta bientôt les premiers feux du jour, tandis qu'on voyait se dresser au midi le donjon de la Tournelle et les quatre tours de Bertrand-Fosse sur les premiers coteaux de Montmélian.

J'allais à Montagny pour revoir la maison de mon oncle. Une grande tristesse me gagna dès que j'en entrevis la façade jaune et les contrevents verts. Tout semblait dans le même état qu'autrefois ; seulement il fallut aller chez le fermier pour avoir la clef de la porte. Une fois les volets ouverts, je revis avec attendrissement les vieux meubles conservés dans le même état et qu'on frottait de temps en temps, la haute armoire de noyer, deux tableaux flamands qu'on disait l'ouvrage d'un ancien peintre, notre aïeul Le jardin présentait un magnifique tableau de végétation sauvage. J'y reconnus, dans un angle, un jardin d'enfant que j'avais tracé jadis. J'entrai dans le cabinet où se voyait encore la petite bibliothèque pleine de livres choisis, vieux amis de celui qui n'était plus, et sur le bureau quelques débris antiques trouvés dans son jardin, des vases, des médailles romaines, collection locale qui le rendait heureux.

Voici les deux tours de Saint-Leu, le village sur la hauteur, séparé par le chemin de fer de la partie qui borde l'Oise. On monte vers Chantilly en côtoyant de hautes collines de grès d'un aspect solennel, puis c'est un bout de la forêt ; la Nonette brille dans les prés bordant les dernières maisons de la ville - La Nonette ! une des chères petites rivières où j'ai pêché des écrevisses - de l'autre côté de la forêt coule sa sœur la Thève, où je me suis presque noyé pour n'avoir pas voulu paraître poltron devant la petite Célénie ! ... Il fallait lui cueillir des fleurs aux bords mameux des étangs de Commelle, ou parmi les joncs et les oseraies qui bordent les métairies de Coye.

